

*La Maison-Dieu*, 158, 1984, 137-147

Romano GUARDINI

## LA PRÉDICATION MYSTAGOGIQUE

**D'**APRÈS la vision chrétienne primitive, l'existence chrétienne repose sur le déroulement continu de l'action de Dieu. Cette action forme l'histoire sainte, qui s'accomplit au milieu de l'histoire du monde. Son contenu est le devenir caché de l'homme nouveau, des cieux nouveaux et de la terre nouvelle, en vue de l'Heure où le Seigneur reviendra et révélera toute chose. C'est de ce devenir que la liturgie constitue l'épiphanie sensible. Quant à la prédication, elle ne se restreint certes pas à l'espace de la liturgie, mais elle est profondément enracinée en lui.

A l'époque moderne, les choses se passent autrement. Même lorsqu'elle est croyante, notre époque ne voit plus le monde comme quelque chose qui sort immédiatement de la main de Dieu, mais comme un tout ayant certes été créé par Dieu et se développant maintenant d'après ses propres lois. En conséquence, le centre de gravité de la vie religieuse se déplace de l'action de Dieu dans le monde, tendue mystérieusement vers la révélation finale, vers l'intériorité de la réflexion, de la sensibilité et du sentiment de l'individu. La liturgie n'est plus perçue comme le lieu le plus important où s'accomplit et se manifeste de façon

lumineuse et toujours actuelle cette action sainte, mais elle est perçue comme un moyen d'édification. Par contre, la prédication sort de son contexte immédiatement cultuel et entre dans le domaine de l'esprit humain en général. Elle cesse d'être l'expression et l'instrument de cet *opus Dei* et devient la parole du prêtre qui enseigne, qui expose des pensées, en appelle à des sentiments et amène à des décisions de la volonté. Elle entre dans le voisinage de la science d'un côté, de la littérature de l'autre.

## I

Depuis quelque temps, un autre changement semble en cours. La vision moderne du monde, si sûre d'elle-même, est ébranlée. L'homme ressent l'existence comme un donné (*das Dahingestellte des Daseins*), le devenir comme imprévisible, et son propre pouvoir comme quelque chose dont il ne peut faire abstraction. La réalité est expérimentée de façon élémentaire et elle ôte de leur poids au savoir pur et au vécu. Le point décisif de la question de Dieu ne se trouve plus dans le domaine des idées ou des sentiments, mais dans la façon dont Dieu se rend témoignage et dont il se tient dans la vie du croyant. L'avenir de l'existence chrétienne semble dépendre de la mesure où elle apprendra à voir Dieu à l'œuvre dans le monde si intensément réel ; où elle apprendra à le sentir encore plus puissant et plus réel que le monde ; où elle apprendra à la fois à replacer le monde dans la main de Dieu et à se comprendre elle-même à l'intérieur de la création et de l'action divine. Alors qu'à l'époque moderne, surtout vers sa fin, « connaître » était synonyme de « penser », maintenant « voir, entendre, toucher, faire » semblent recevoir une signification toute nouvelle. La connaissance tend à quitter le domaine dérivé des concepts pour entrer de nouveau dans celui de la première expérience et des sens, lesquels acquièrent par là une puissance bien plus importante. La vieille sentence : « rien dans l'intellect qui n'ait été d'abord dans les sens » contient une signification qui dépasse de loin celle que lui ont attribuée le spiritualisme comme le

positivisme. Les sens cessent d'être le bas instrument de l'entendement, ce qui présupposait qu'on considérait l'esprit comme seul porteur de la connaissance, le corps n'en étant que le substrat inévitable. L'homme prend la place centrale. Ce n'est pas l'esprit, mais l'homme, qui connaît. Ce qu'il connaît, ce ne sont pas des concepts, mais la réalité ; les organes avec lesquels il rencontre la réalité sont les sens. Les sens sont l'homme en tant qu'il est disposé pour rencontrer la réalité : une entité d'esprit et de corps ; et en reprenant l'ancienne doctrine des sens « intérieurs » et « spirituels », on peut dire que leur acte et leur objet s'étendent à toutes les dimensions de la réalité.

De ce fait, la liturgie reçoit une dimension toute nouvelle. Son devoir n'est pas d'explicitement des pensées doctrinales, d'édifier le sentiment, de communiquer des impressions esthético-religieuses. Elle est événement vivant dans lequel l'action de Dieu est rendue présente aux yeux, aux oreilles, aux mains de l'homme ; elle est espace existentiel dans lequel l'homme est accueilli et recréé pour une nouvelle vie.

La liturgie est avant tout action. Son acte décisif est l'accomplissement. Chacun est convoqué dans cet accomplissement. Chacun se comprend lui-même à partir de lui, est saisi et formé par lui. Par là, la prédication reçoit, elle aussi, un sens nouveau. Elle n'est pas simple enseignement religieux que de soi l'on pourrait donner n'importe où, mais qu'on rattache au culte parce que la communauté chrétienne s'y rencontre régulièrement et s'y trouve dans un état particulièrement réceptif. La prédication a un lien très étroit avec le déroulement de la liturgie. Elle introduit dans la liturgie et procède d'elle, elle sert à son déploiement, constitue elle-même une forme de son accomplissement. Naturellement, il existe aussi, et sous les formes les plus diverses, un enseignement séparé de toute liturgie, depuis le sermon du soir jusqu'à la conférence dans la salle paroissiale ; mais il faut reconnaître une importance égale, ou même voir la forme propre et la plus importante de la prédication dans l'annonce de la vérité sainte qui est enchâssée dans la liturgie et qui constitue une part de celle-ci.

## II

Le lien de la prédication avec le déroulement liturgique peut être mis en valeur de différentes façons. Il en est déjà ainsi du commentaire de l'épître ou de l'évangile de la messe, à supposer toutefois qu'on les commente vraiment et qu'on ne les prenne pas comme occasion pour développer n'importe quel thème. L'homélie qui cherche à ouvrir le texte, à l'éclairer par son contexte et à en expliquer les particularités, est manifestement la forme la plus importante de la prédication. Dès qu'elle prend comme objet le texte du jour et que toute sa forme et sa manière procèdent du climat du culte, elle acquiert un caractère authentiquement liturgique. Elle représente alors cette parole et cette annonce que le président de la célébration eucharistique devrait proposer en racontant aux convives du repas sacré les faits et gestes de celui qui doit venir ensuite parmi eux dans l'accomplissement du mémorial du Seigneur. Certes cela présuppose la réalisation d'un vœu ancien et très urgent, à savoir un plus grand développement du système des péripopes \*. Le cycle actuel des lectures est limité à une seule année. Comme en outre plus d'un dimanche est repoussé par une fête, le nombre des textes bibliques n'est pas élevé, et la prédication se répète facilement. Un remède serait donc très nécessaire. Pour cela l'actuel système annuel de lectures pourrait rester intact — même si là également, plus d'une péripope a perdu sa place et devrait la retrouver — mais on pourrait ajouter deux ou trois autres cycles annuels au choix. Cela mettrait en valeur la richesse de la sainte Écriture dans le service des dimanches et fêtes, et la prédication aurait une plus grande possibilité de parler à partir du donné liturgique même.

Mais il doit être question d'une autre possibilité particulièrement prenante de la prédication liturgique, à savoir celle qui se tient directement au service du déroulement de la liturgie, la prédication mystagogique.

---

\* Souhait désormais et amplement exaucé par le nouveau lectionnaire de la messe (N.D.L.R.).

Elle peut préparer l'acte sacré ou en surgir à un moment précis pour le développer ou le faire résonner dans l'âme. De ma longue expérience, je voudrais tirer quelques exemples d'une telle prédication.

### III

Ma première tentative vint de l'idée que les fidèles, lorsque commencent les prières au bas de l'autel, ne sont encore que très peu préparés à l'acte sacré. Ils se trouvent encore plus ou moins dans le même état que sous le porche ou sur le chemin de la maison. Ils sont distraits et souvent même ils n'ont surtout aucune attitude proprement religieuse. Il manque surtout ce qui s'appelle une communauté. Celle-ci ne se compose pas d'une simple somme d'individus religieusement intentionnés mais au contraire d'un ensemble de vivants porteurs de l'action sainte. Dans la communauté est rendu présent l'ensemble plus vaste de l'humanité croyante répandue dans le monde entier, l'Église. Mais cette communauté ne se réalise pas d'elle-même ; aussi est-ce à l'éducation religieuse de veiller à ce que cela se produise. Avant tout, lorsque le prêtre, au commencement de la sainte Messe, fait une petite allocution bien adaptée à cette fin. Cette allocution peut prendre occasion du problème de la communauté, ou des symboles liturgiques, ou encore de la messe elle-même, de l'ensemble ou d'une de ses parties.

Ces quelques mots contribuent directement à donner une unité intérieure à un rassemblement d'individus plus ou moins attentifs, unité qui sera le support de la célébration qui suit. A longueur de temps, une action très profonde en résulte. Alors aussi la prédication proprement dite au cours de la messe exercera elle-même une influence beaucoup plus grande.

La véritable prédication mystagogique ne veut pas déterminer la doctrine ou améliorer les mœurs ou édifier religieusement au sens général du mot, mais bien plutôt créer cette attitude dans laquelle seulement les croyants peuvent accomplir dignement l'action liturgique ; faire

naître ce qui ne peut résulter que de l'acte de foi vivante, et particulièrement la communauté. Ainsi il est clair qu'on ne remplace pas la prédication elle-même dans la messe.

#### IV

Comme second exemple, nous prendrons l'allocution baptismale. Il est nécessaire par ailleurs que l'administration du baptême soit libérée de l'anonymat dans lequel elle s'accomplit souvent. Ceci est dû naturellement à des causes extérieures. Ce sacrement est administré si souvent, le clergé est la plupart du temps si chargé de travail, et ainsi de suite. Mais la véritable raison se trouve bien dans le fait que le baptême n'a pas dans la conscience générale la signification qui lui convient. Dès qu'il est à nouveau considéré plus nettement comme ce qu'il est, c'est-à-dire l'accomplissement liturgique de la nouvelle naissance dans l'eau et l'Esprit-Saint, la situation se modifie d'elle-même. Dans ce domaine, il n'y a pas d'obstacle insurmontable, mais la réalisation se fait selon ce qui est senti et voulu et pas seulement selon une pensée théorique ou ce qu'on peut en dire à l'occasion.

Le baptême actuel abrège et resserre autant qu'il est possible une action qui autrefois se déployait avec richesse et sur une longue durée. Il faudrait donc se demander si l'essence de ce déroulement apparaît, si les différents symboles peuvent être compris, et ce qu'on pourrait faire pour qu'ils le soient. Il faudrait se demander en outre s'il est possible de rehausser la dignité de l'action en rassemblant plusieurs baptêmes et en leur donnant une forme plus solennelle. On pourrait par exemple les célébrer de temps en temps le dimanche après-midi devant la communauté réunie, à la place de l'Office du soir ; on pourrait associer les fidèles à la célébration des baptêmes par une allocution et les faire participer par des prières et des chants appropriés. Il serait également plein de sens qu'avec l'enfant soient présents non seulement la marraine et le parrain un peu gênés, mais si possible la famille ; que le père surtout trouve important et beau de participer au

baptême de son propre enfant. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer davantage dans ces questions.

Supposons donc que l'enfant est porté par quelqu'un qui rend ce service volontiers et en comprenant ce qu'il fait, et que les parrain et marraine, la famille et les amis sont rassemblés. Il n'existe pas encore pour autant une véritable communauté baptismale. Tout d'abord, les personnes présentes sont dans la plupart des cas un peu gênées. Il faut donc les aider à se mettre d'elles-mêmes en situation. Outre cela, les sentiments qui animent les assistants sont peu clairs. En général, ce sont de simples affections familiales : la joie à cause du nouveau-né, la fierté d'une famille qui se continue, le contentement ou le souci parce que le nombre des enfants s'accroît, et d'autres sentiments de ce genre. Ceux qui ont plus de profondeur se sentiront émus par cette vie d'homme qui commence et chercheront à pressentir une destinée qu'on ne peut connaître encore. Tout cela, l'allocution baptismale doit le faire passer dans la liturgie : il s'agit de venir chercher les hommes dans leur vie humaine et familière pour les introduire dans le sacré.

L'allocution a son point de départ dans la situation humaine et accorde à celle-ci ce qui lui revient. Elle exprime ce qui émeut d'abord le cœur des assistants. Elle doit dire ensuite : ceci n'est pas l'essentiel, qui est plus profond. Cet essentiel ne consiste pas dans la sacralisation des réalités humaines familières, mais il ne peut au fond commencer à être compris qu'à partir de la parole de Dieu.

Le point de départ peut aussi se trouver dans le lien interne de l'action baptismale, dans ses divers rites et symboles, dans la responsabilité chrétienne des parrains et marraines, dans la croissance de l'homme intérieur au milieu de la vie quotidienne, dans l'accomplissement de celui-ci dans la Résurrection et le Jugement, et ainsi de suite. La seule chose importante est que l'allocution ne soit pas une insistance didactique ou moralisante, mais cherche, à partir de l'attitude profane qui est familière aux assistants, à les faire passer dans la liturgie et à donner ainsi sa place à l'action sacrée.

## V

La prédication mystagogique ne peut pas être située n'importe où. Comme elle est totalement relative au déroulement liturgique, c'est de lui qu'elle doit tenir sa justification. De cette façon, on pourrait encore mentionner d'autres occasions.

Avant tout, ces deux circonstances dont le rôle est si grand dans la vie de la communauté, à savoir le mariage et l'enterrement. L'idée qu'on se fait de ces deux cérémonies s'est souvent réduite à quelque chose de purement humain et profane. Il est donc important que l'allocution soit réellement liturgique, c'est-à-dire qu'elle introduise dans l'action sainte, dans laquelle mystère divin et vie humaine se compénètrent. Celui qui prêche doit comprendre dans sa réalité la vie humaine, sa destinée, ses espoirs et ses peines, et montrer comment cette vie est assumée dans l'économie du mystère divin. Il insérera tout cela dans l'action qui s'accomplit, afin que tout cela y porte du fruit.

A cela se rattache, lors du mariage, l'entrée dans l'église en venant de l'extérieur, du tissu de relations de la vie humaine ; puis la marche vers l'autel et son mystère, où va commencer une nouvelle alliance de vie ; la question solennelle du prêtre qui représente l'Église, et la réponse des époux avec tout son contenu de décision et de responsabilité ; le symbolisme des alliances ; la bénédiction qui exprime la puissance divine, protège la vie et promet la fécondité...

Pour l'enterrement, on pourra prendre comme point de départ le silence de la mort, auquel le cercueil fait penser ; le symbolisme de la terre qui a servi à Dieu à former le corps humain ; le lien entre le tombeau et la résurrection ; la vie qui s'est éteinte et la vie nouvelle qui vient ; le rassemblement de la communauté autour du tombeau et le même destin que tous partagent ; l'avenir impénétrable où tous sont dans la main de Dieu.

La confession peut également offrir l'occasion d'une prédication mystagogique, au moins quand se constitue une sorte de communauté, par exemple pour la confession des



enfants. Tout prêtre sait à quel point les confessions sont souvent monotones et peu fructueuses. Le problème est d'abord lié à celui de la formation de la conscience et de l'examen de conscience, dont nous ne pouvons parler ici ; mais il est également en relation avec ce fait que la confession a pris dans le sentiment des fidèles un caractère presque exclusivement moral. La chose la plus importante et la plus inquiétante ressentie par l'enfant est la nécessité de dire tout exactement. Par là est refoulé l'élément proprement sacré, à savoir que la confession forme un espace saint dans la profondeur et la puissance duquel le pénitent est accueilli ; que là s'accomplit quelque chose de créateur et de mystérieux qui dépasse tout ce qu'on peut concevoir : la rémission et le recommencement.

Ainsi la confession recevrait un caractère nouveau si le prêtre disait au début quelque chose sur ce mystère. Il pourrait prendre pour cela des points de départ divers. Avant tout, la démarche fondamentale de la reconnaissance des fautes, par laquelle est libéré ce qui est enfermé, ce qui opprime, ce qui est intime ; non pas devant n'importe qui, mais devant un représentant de Dieu, de sorte que cette confession soit une entrée dans la clarté de Dieu. On pourrait partir aussi de ce qu'entend et comprend le prêtre, de la réponse qu'il donne à la confession des fautes, de l'amour de Dieu qui comprend tout et qui règne dans tout cela ; de ce que la confession fait un trait sur le passé, qu'à partir d'elle, la vie recommence à nouveau et qu'en elle le mystère du baptême est efficace ; de l'espérance de ce nouveau commencement, fatiguée par les échecs humains mais toujours à nouveau renforcée et assurée, puisque Dieu est de la partie ; du désir de progrès moral, de ses difficultés et de ses retours en arrière, mis en rapport avec l'absolu de la science, de la bonté et de la grâce créatrice de Dieu dont le sacrement de pénitence est l'expression... Par une telle instruction, le contenu humain et moral de la confession est relié à l'événement sacramentel, les deux s'éclairent l'un l'autre et le sacrement s'accomplit ensuite de façon vivante. Il vaudrait la peine d'examiner de plus près dans quelle mesure certains inconvénients de la vie de la conscience, spécialement

l'anxiété et l'étroitesse, dépendent de la moralisation unilatérale du déroulement de la confession, et pourraient être écartés si l'on déployait son caractère liturgique et sacramentel.

Il existe d'autres occasions d'authentique parole mystagogique. Cependant ici l'on ne peut donner de règle. Le prêtre doit avoir l'œil ouvert et le cœur proche de sa paroisse ; il en remarque alors les besoins.

Primitivement, l'action cultuelle avait une forme pleine et parlante. Les fidèles avaient la capacité de l'homme antique de regarder, d'écouter et de participer à ce qui s'accomplit. Le catéchumène saisissait les différents rites dans lesquels s'accomplissaient le baptême et l'entrée dans l'Église, non seulement avec l'esprit mais aussi et surtout avec les yeux, avec les oreilles, par les gestes, avec tout l'être vivant. Ainsi la parole d'enseignement pouvait se contenter d'indiquer : « Voilà ce que tu as vu, voilà ce qui est arrivé, voilà ce que tu as fait. » La parole n'avait pas besoin d'apporter et de nouer d'une façon compliquée des pensées, mais elle pouvait dire simplement : « Voilà ce qui est. » Peu à peu, les formes de l'action sacrée ont perdu de leur clarté et de leur puissance originelles. Elles se sont rétrécies, se réduisant dans certains cas à peu de chose. Il s'y est ajouté des éléments qui ne leur appartiennent pas vraiment. Des glissements internes ont eu lieu. Ainsi dans beaucoup de cas le sens de l'action liturgique ne peut plus être saisi simplement en regardant et en agissant. L'homme moderne n'a plus du tout, comme l'homme antique, la capacité de voir, d'entendre, de saisir avec ses mains, de devenir intérieur dans l'action. La raison est venue occuper le premier plan, et avec elle son opposé, le sentiment subjectif. La volonté s'est isolée et rendue indépendante ; le cœur s'est émoussé et l'instinct a perdu sa sécurité. Le moyen âge avait déjà commencé à traiter la liturgie d'une manière allégorique (cf. Sicard de Crémone et Durand de Mende, qui ne donnent plus vraiment la signification des rites, c'est-à-dire qui ne font plus parler les réalités, mais qui rattachent des pensées théoriques aux choses liturgiques par toutes sortes de relations de similitude). L'époque moderne ne voit plus, n'entend plus, n'accomplit plus la

liturgie, mais la pense, en fait un objet de sentiment, la prend comme moyen d'édification et comme occasion de résolutions morales.

C'est là que doit se faire le travail. Autant qu'il est possible, les formes de l'action liturgique doivent être dégagées dans leur pureté et leur plénitude. En même temps, il faut qu'on trouve un langage qui signifie les réalités et forme les participants sans être une explication ou une exhortation, qui éveille le sens intérieur, fasse entrer l'homme dans l'événement sacramentel et mette en mouvement l'action liturgique.

Romano GUARDINI

(Extrait de A. KRICHGÄSSNER, *Unser Gottesdienst*, Freiburg, Herder, 1960, pp. 313-322.)